

La transmission de la foi : confrontation au scandale

Ce texte a été élaboré à l'occasion d'une journée de réflexion sur la transmission de la foi dans le cadre d'une « communauté de base » bruxelloise qui s'appelle *La paroisse libre*. Il tente d'articuler une réflexion en distinguant essentiellement deux volets.

Les valeurs évangéliques

S'il s'agit de transmettre ce qu'on appelle les *valeurs évangéliques* (bonheur des pauvres, justification des pécheurs, privilèges des petits, subversion des hiérarchies mondaines, etc.), d'en témoigner et de les transposer dans le domaine du « temporel », de la vie quotidienne, de l'engagement social, professionnel, de l'alliance conjugale ou familiale, je dirais que le pari reste osé, à la limite du possible, mais malgré tout soutenable. Non sans combats ni débats, avec des échecs plus ou moins graves, des avancées aussi. Le croyant en chacun de nous n'est jamais vainqueur à 100% : il doit sans cesse lutter et trouver en pratique un compromis qu'il lui revient d'apprécier entre d'une part le « bon sens », les contraintes du réel et sa propre fragilité et d'autre part le radicalisme eschatologique des exigences de l'Évangile. Avec toujours le danger de « se payer de mots »... Mais enfin, dans ce combat jamais gagné, le croyant peut s'attirer une certaine « crédibilité » de la part des hommes d'aujourd'hui et même trouver des alliés chez des gens qui se disent, eux, non croyants et partagent largement les mêmes « valeurs ». Il se heurtera par contre à l'indifférence ou à l'hostilité de gens pour qui ces « valeurs » ne comptent pas, qu'ils soient croyants d'ailleurs ou incroyants.

L'adhésion personnelle à Jésus-Christ

Par ailleurs, dès que le croyant que je suis, comme sans doute beaucoup d'autres appartenant aux communautés de base comme *La Paroisse libre*, veut référer ses « valeurs » à sa foi personnelle en Jésus-Christ, dès qu'il fait état d'une dimension religieuse ou de transcendance, il se heurte à une double difficulté, ne fût-ce que pour tenter de communiquer son point de vue. Quant à « transmettre » des convictions de quelque manière, cela ne paraît guère envisageable, tout cela faute d'un minimum de langage commun ou en raison d'un décalage culturel insurmontable.

Par rapport aux croyants que, pour faire bref, j'appellerai « traditionnels », je me trouverai souvent en porte à faux. Théoriquement, nous partageons la même foi, mais nos façons de croire se révèlent antithétiques. En simplifiant, la mienne leur paraîtra « moderniste », « protestante », « rationaliste », à la limite « blasphématoire » ; et la leur me paraîtra « anachronique » ou « surnaturaliste », etc. Sans tenir compte des divergences de vue, parfois très tranchées au niveau des engagements temporels. Cette situation n'exclut pas le respect mutuel, ni la courtoisie, ni même des échanges intéressants. Le plus souvent pourtant, il n'y aura pas de vraie confrontation ni, à proprement parler, de dialogue, parce que chacun, au nom de sa foi, ne pourra transiger sur sa façon de croire, ou, du moins, de formuler sa foi. Le plus souvent, eux et moi, nous finirons par ne pas parler de tout cela, sans doute pour nous ménager et vu l'inutilité du débat. Pour ma part, je crois avoir renoncé à tout prosélytisme de ce côté-là, persuadé que je suis devenu de la vanité de ce genre de tentative.

Par rapport aux « laïcs » que je fréquente, dont certains très proches, si le domaine des « valeurs évangéliques » constitue un espace de rencontres, d'accords, de solidarité et de collaboration, la dimension religieuse, avec ses aspects culturels et la part de réflexion « théologique » qu'elle comporte à mes yeux semble relever de l'« intransmissible » par excellence. Il y a évidemment beaucoup de prises de positions du magistère romain, tout un faste et un décorum d'un autre âge, ou encore certaines manifestations d'un piétisme exacerbé ou pratiques sectaires, d'une façon générale la pesanteur et l'inadéquation des institutions ecclésiastiques. Tout cela fait écran, sinon barrage..., paraît ridicule ou inadmissible aux yeux de mes interlocuteurs. Moi-même je m'en distancie évidemment et ne me prive pas d'un jugement critique vis-à-vis de ce que je considère comme des déviations par rapport à la foi « évangélique », telle que je la conçois. Mais ces prises de position de ma part ne diminuent pas la difficulté de faire positivement état de cette foi (sauf, en fin de compte, avec un cercle très limité), d'en parler avec quelque chance d'être entendu simplement, et a fortiori d'en rendre « témoignage », en ce qui concerne de nouveau la dimension « spirituelle » ou « religieuse ». Non pas, la plupart du temps, que les gens manifesteront une franche opposition ou de l'hostilité ouverte ; on déclarera presque toujours respecter une option qui relève de ma vie privée, on y verra même une forme d'originalité, une sorte de lubie inoffensive, sympathique parfois. Cependant, à supposer que j'aie la liberté d'aborder un tel sujet, je ne rencontrerai chez une majorité de personnes, y compris celles avec lesquelles je me sens proche sur d'autres terrains, qu'une indifférence ou un désintérêt poli. Au fond, ils ne s'estiment pas concernés par cette dimension religieuse de l'être et par les expressions qu'elle peut prendre et qui leur

semblent relever d'un autre monde et d'un autre temps. Finalement, sans que le sujet devienne tabou, eux et moi, par une sorte d'accord tacite, nous préférons ne pas en parler. Attitude de respect mutuel sans doute en partie, de prudence, d'évitement aussi face à la quasi impossibilité d'un débat.

Le changement de contexte culturel

Faut-il regretter cette situation et chercher à la modifier ? Si oui, comment ? Je constate que, pour ma part, le travail et le combat pour un « ici-bas » meilleur et plus juste mobilisent l'essentiel de mon temps et de mon énergie. Mieux vaudrait se concentrer là-dessus. Et finalement, je m'accommode malgré tout d'une existence où cette dimension « spirituelle » ou « religieuse » est plutôt réduite ou seulement partagée avec quelques-uns. Néanmoins, la question demeure posée. Deux explications me viennent à l'esprit face à cette difficulté de « rendre compte de l'espérance qui est en nous à quiconque nous le demande » (*1Pierre* 3,15). Pour peu, à tout le moins, qu'on nous le « demande... ». D'abord, il y a le contexte culturel, au moins ici en Europe : c'est un truisme de dire que nous vivons dans un monde « sécularisé », encore qu'il faille se méfier des généralisations. Si les institutions sont en perte de vitesse, le sentiment religieux ne cesse pas d'exister et de se manifester sous les formes les plus diverses, parfois inquiétantes ou aberrantes (sectes, fanatisme, intégrisme, etc.). Je pense que ce qui a changé par rapport à la génération qui nous précède, c'est l'avènement d'un pluralisme éclaté en une multitude d'options les plus variées et qui correspond, sur le plan religieux comme sur les autres, à l'individualisme foncier de nos contemporains. Ne s'adossant plus à aucune « orthodoxie » dominante, voire majoritaire, ne se référant plus à un « magistère » reconnu par tous comme dispensateur de la doctrine à laquelle adhérer ou de la morale à pratiquer, la croyance de chaque croyant est devenue quelque chose d'essentiellement individuel et « subjectif ».

Ce qui ne veut pas dire, du point de vue de ce croyant, que sa foi est une pure invention qu'il suce de son pouce. Au contraire, elle est nécessairement, en tant que foi en l'Autre, enracinée dans l'événement Jésus-Christ ainsi que dans la « transmission » qui en a été faite jusqu'à nous par une multitude de témoins. Seulement, à moins de m'en remettre à une autorité supérieure, comme croyant, je suis amené à interpréter moi-même, à travers les témoignages et les versions souvent contradictoires qui se présentent à moi, ce qu'en définitive je retiens comme « évangélique », c'est-à-dire comme noyau constitutif de ma foi et comme expression de mon « credo ». J'y gagne sans doute en liberté d'affirmation de soi et d'élaboration créative d'une « parole » qui me précède ; ma responsabilité se trouve également plus engagée, dans la mesure où c'est moi qui décide de faire confiance au « témoignage » des uns plutôt que des autres, de retenir telle formulation de ma foi plutôt que telle autre. Mais j'y perds en sécurité, et, d'une certaine manière, en crédibilité : à moins de m'« infaillibiliser » moi-même, je devrai reconnaître que, pas plus que quiconque, je n'ai de monopole de la vérité ; et, assez logiquement, vis-à-vis des autres, croyants comme non-croyants, ma foi, ou la façon que j'ai d'en rendre compte, rencontrera l'intérêt, l'adhésion ou le rejet selon les critères de chaque interlocuteur, et non plus selon telle « orthodoxie » officielle ou en référence à tel « magistère ». Une multitude de facteurs personnels pourront entrer en ligne de compte dans la perception qu'auront les autres de mon « témoignage » et du « crédit » à lui accorder. Il se trouvera aussi que je serai plus ou moins convaincant selon que je m'adresserai à tel interlocuteur plutôt qu'à tel autre. Il n'y a donc pas à s'en étonner, ni sans doute non plus à le déplorer.

On peut aussi se demander si, dans le contexte où la religion chrétienne était encore dominante, le contenu de la foi et son expression relevaient d'une préoccupation chez la majorité de ceux qui se disaient croyants. La plupart se ralliaient à la doctrine officielle de leur confession, sans se poser beaucoup de questions ni s'intéresser à une formulation personnelle de leur croyance. Cela faisait partie d'un consensus tacite ou explicite, sinon d'une obligation plus ou moins contraignante, d'adhérer à ce que la hiérarchie ecclésiastique supposée seule compétente et légitime vous disait de croire. Quelques esprits érudits, curieux ou plus critiques saisissaient quand même l'occasion ou prenaient le risque de penser plus avant, de contester les évidences reçues. La même constatation vaut pour ce qu'il était convenu d'appeler la « pratique religieuse » : une grande masse de « pratiquants » se conformaient à une habitude ou à une règle, subissant souvent les cérémonies, sans y comprendre grand-chose et en s'y ennuyant terriblement (d'après quelques souvenirs que j'en ai gardés)... Il y avait, bien sûr, comme toujours, une minorité de gens fervents et sincères, puisant dans la célébration de leur foi une forme d'accomplissement.

Le « scandale » constitutif de la foi chez les premiers croyants

Il reste que, dans notre société occidentale contemporaine, faire état de sa foi, vouloir la réfléchir et en rendre compte devant d'autres procèdent d'un choix plus singulier qu'il y a encore un demi-siècle,

quand la référence au christianisme et aux institutions ecclésiastiques était encore largement admise. Ce choix, cet impératif et cette nécessité de prendre position en son nom propre, tout cela contribue d'une certaine manière aussi à isoler chaque croyant en Jésus-Christ de la grande majorité des gens qui ont d'autres options religieuses ou philosophiques. Mais cette singularité ou cette solitude du chrétien d'aujourd'hui n'est-elle pas depuis l'origine constitutive de la foi comme telle, en tant que foi en l'« Évangile de Jésus Christ Fils de Dieu » (*Marc 1,1*) ? Lequel n'est autre aussi qu'un homme parmi les autres, « Jésus de Nazareth », « le charpentier, le fils de Marie et le frère de Jacques, de José, de Jude et de Simon » (*Marc 6,3*). À côté donc du contexte culturel très différent des siècles religieux précédents que je viens d'évoquer, j'y verrais la deuxième cause, plus radicale et plus décisive, de la difficulté de croire. Difficulté qui fut celle de Jésus lui-même comme de ses premiers disciples, dans le contexte religieux juif qui était le leur. Difficulté à laquelle, au fond, il est tout à fait normal que nous soyons confrontés, minoritaires que nous sommes devenus depuis la fin de la « chrétienté », dans notre propre contexte pluraliste.

Fort de la « prédilection » de celui qui s'est révélé à lui comme son Père céleste (*Marc 1,11*), Jésus « enseignait en homme qui a autorité et non pas comme les scribes » (*Marc 1,22*). Cet « enseignement », comme tous les gestes et attitudes qui l'accompagnent, le met très vite en opposition avec les tenants de la religion juive établie et provoque un clivage très net entre ses concitoyens et coreligionnaires. Pour beaucoup, pour la grande majorité en définitive, « ils étaient scandalisés à son sujet » (*Marc 6,3*). Au fond, leur « incroyance » tenait à leur incapacité et leur refus de reconnaître en cet homme-là, si semblable à eux par ailleurs, le « prophète » de la nouveauté de « l'Évangile de Dieu » et du « Règne de Dieu » (*Marc 1,14-15 ; 6,4-6*). L'évangile selon Jean, à l'issue du discours de Jésus sur « le pain de vie » (chapitre 6), illustre bien le point d'achoppement et de blocage : « Après l'avoir entendu, beaucoup de ses disciples commencèrent à dire : " Cette parole est rude ! Qui peut l'écouter ? " » (*6,60*). « Dure » (*sklèros*), « rude », inassimilable, irrecevable, voire aberrante et « blasphématoire » (*Marc 2,7 ; 14,64 ; Jean 10,33*), la « parole » de Jésus l'est à un double titre pour les tenants de l'« ordre établi » religieux de son temps, le judaïsme du clergé hiérosolimitain comme l'élite pharisienne. Non seulement par le message fondamentalement subversif qu'elle proclame et la mise en question d'une certaine pratique de la loi, mais encore et surtout par le statut que s'attribue son messager, cet homme-là, Jésus de Nazareth, la force et la liberté d'affirmation qu'il exprime : « Heureux celui qui ne se scandalisera pas à cause de moi » (*Matthieu 11,6 ; Luc 7,23*). Ou encore : « Heureux vous qui ne serez pas heurtés ou renversés par le fait que moi, Jésus, un homme comme vous, je sois mandaté par Dieu pour vous dire : aujourd'hui, comme je l'ai vécu moi-même, vous êtes élus, pardonnés, chacun singulièrement, vos dettes vous sont remises, et vous voilà libres, dégagés des liens qui vous retenaient prisonniers. Croire en cet " Évangile de Dieu ", cette « bonne nouvelle » a priori incroyable, passe par croire en moi, Jésus, en qui *je suis* son messager et son témoin premier. »

Le « scandale » ou le « blasphème » tient à la prétention perçue comme exorbitante de cet homme-là par ses contemporains d'avoir avec le Dieu d'Israël un rapport d'intimité absolument nouveau et unique, l'autorisant à parler comme il parlait, avec une assurance dont aucun prophète avant lui n'avait osé faire état. « Scandale » déjà mis en relief par les *Synoptiques* et poussé par le quatrième évangile à son paroxysme, dans la mesure où, à la fin du 1^{er} siècle, la foi en Jésus Christ fils de Dieu s'était tout à fait affirmée comme une entité distincte de la religion juive officielle. Cette position « scandaleuse », Jésus l'a soutenue, quant à lui, jusqu'au bout : il en a assumé les conséquences dans le rejet qu'il a subi de la part de son peuple et il l'a payée du prix de sa vie. Au moment ultime, ses disciples l'ont abandonné. Et il est resté seul.

Après la résurrection de Jésus, quand la foi en sa parole s'est réveillée chez ses disciples hors des ténèbres de la peur et de l'écrasement, ils se retrouvèrent affrontés au même « scandale », celui de l'affirmation de leur maître et du démenti de celle-ci par sa mort sur la croix (Cf. *1Corinthiens 1,22-25*). À leur tour, ils relevèrent aussi le défi de « transmettre » le même « Évangile » et son caractère « scandaleux » ; et ils eurent à supporter en minoritaires les retombées de leur choix singulier. S'ils y parvinrent, c'est sans doute en raison d'une conviction qui l'emportait sur les doutes et les objections auxquels ils étaient soumis comme tous les autres dans leur environnement, conviction qui, pour eux, apparaissait porteuse de vie. L'évangile selon Jean résume en quelques mots l'option des disciples. Contrairement à ceux qui estimaient « dure » et « inaudible » la « parole » de Jésus (*Jean 6,60*, cf. *supra*), à la question de Jésus : « Et vous, n'avez-vous pas l'intention de partir ? », Simon-Pierre répond : « Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as des paroles de vie éternelle. Et nous, nous avons cru et nous avons connu que tu es le Saint de Dieu » (*Jean 6,67-69*). Dans le discours johannique, la foi se redouble d'une « connaissance » qui implique une connotation de persuasion, d'échange intime et de communion existentielle.

Le « scandale » aujourd'hui de la foi en Jésus

Dans les conditions qui sont les nôtres aujourd'hui (société pluraliste éclatée, etc. ; cf. *supra*), je pense que notre foi en cet homme-là Jésus, comme messenger de l'Autre ultime, continue à revêtir le même caractère « scandaleux » et doit normalement susciter des réactions négatives de la part de la majorité des gens. Nous ne sommes évidemment plus victimes de persécutions au sens où jadis les guerres de religion les infligeaient aux adeptes de telle croyance au nom de la vérité supérieure d'une autre croyance. Nous ne risquons plus les malversations, l'exil, les tortures, la mort, dont, au long des siècles, après l'empire romain, les chrétiens se sont gratifiés entre prétendus « orthodoxes » et supposés « hérétiques ». A moins d'un retour de flammes jamais tout à fait à exclure d'une idéologie religieuse ou laïque totalitaire, notre foi *en tant qu'adhésion à la personne de Jésus*, avec ses dimensions de réflexion sur son propre contenu, de diffusion et de célébration culturelle, n'est pas menacée directement. Nous bénéficions, grâce essentiellement au mouvement d'émancipation issu du mouvement des *Lumières* et des différentes grandes révolutions des 18^e et 19^e siècles, de la liberté de conscience, de culte et d'expression. Cela malgré la longue et féroce opposition des institutions chrétiennes officielles, au premier rang desquelles l'église romaine qui ne s'y est ralliée que tardivement, contrainte et forcée par l'évolution des choses.

La huitième béatitude selon Matthieu : « les persécutés pour la justice »

Il n'en va pas de même, je tiens de nouveau à le préciser, pour ce que j'ai appelé plus haut les « valeurs évangéliques » et leur traduction concrète au niveau de la vie des gens. Ceux et celles qui, de quelque manière, décident de s'opposer à la logique de l'« ordre établi », de la loi du plus fort ou de celle de la jungle, ou qui entendent faire prévaloir plus de justice, d'égalité et de fraternité en ce monde, se heurtent toujours à l'hostilité des détenteurs du pouvoir ou des profiteurs du système. Ce n'est pas mon propos ici de développer un tel point de vue, mais simplement de faire remarquer que l'engagement au service des pauvres et des opprimés comporte encore aujourd'hui des risques qui peuvent, en certaines circonstances, entraîner pour ceux qui les prennent des conséquences très lourdes. Ainsi en va-t-il pour certains militants des droits de l'homme, que leur engagement conduit à sacrifier jusqu'à leur vie, et cela vaut tout autant pour des non croyants que pour des croyants. Si le pasteur Martin Luther King et l'archevêque Romero, par exemple, ont été assassinés, ce n'est pas en raison de leur foi en Jésus-Christ en tant que telle (laquelle, sans doute, n'importait guère aux tueurs, eux-mêmes peut-être s'identifiant comme « chrétiens ». Ainsi le général Pinochet et bien des défenseurs de la « civilisation occidentale »...), mais parce que leurs options politiques et sociales menaçaient les tenants du pouvoir. Bien sûr, pour ces croyants qu'étaient Martin Luther King, Romero ou d'autres (Dietrich Bonhoeffer et ses amis de l'« Église confessante »), ces options étaient indissociables de leur foi en Jésus-Christ, telle qu'ils pensaient devoir la vivre sur cette terre, en solidarité avec les hommes de leur temps, croyants et incroyants. Mais ce n'est pas à cause de cette foi qu'ils étaient mis à mort, en tout cas dans l'esprit de leurs adversaires. Et, sans que les conséquences en soient aussi extrêmes et dramatiques, dans de multiples circonstances, une prise de position en faveur de plus de respect ou de justice envers les « pauvres » d'aujourd'hui peut susciter des réactions négatives envers celui qui la prend de la part d'autres qui ont intérêt à ce que rien ne change jamais.

Vu leur combat pour que le message évangélique se concrétise ici-bas, j'appliquerais volontiers à ces hommes et ses femmes la huitième béatitude de Matthieu : « Heureux les persécutés à cause de la justice, car le royaume des cieux est à eux » (*Matthieu* 5,10) que l'évangéliste ajoute avant la dernière béatitude : « Heureux êtes-vous, si l'on vous persécute à cause de moi... » (*Matthieu* 5,11). Au niveau même de sa formulation, Matthieu établit une distinction entre la fidélité à la personne de Jésus et l'obéissance à sa doctrine qui, toutes deux, attirent la persécution et obtiennent la « récompense dans les cieux » (v.12) ou l'héritage du « royaume des cieux » (v.10). Cette distinction permet d'affirmer la béatitude de tant d'hommes et de femmes, qui sans croire au Christ ni même du tout se référer à lui, ou même en pensant le combattre, pratiquent « la justice » qu'il a enseignée et souffrent pour elle. En définitive, les béatitudes ne sont pas le monopole des chrétiens, de ceux qui se disent tels, se réclament de Jésus et estiment faire partie des siens. Lui-même a proclamé son indépendance par rapport à toute parenté humaine, à toute confession religieuse, à toute relation privilégiée : « Quiconque fait la volonté de mon père qui est aux cieux, celui-là m'est un frère, une sœur et une mère » (*Matthieu* 12,50). Certes, il conviendrait d'apporter des nuances à ce que j'avance et montrer aussi que la « justice » exigée par Jésus selon Matthieu ne se confond pas avec celle pour laquelle luttent de très bonne foi beaucoup de nos contemporains au plan social et politique. Je ne m'y aventurerai pas ici. Il est certain cependant que la « justice » évangélique ne se limite nullement au domaine de la spiritualité ou de la moralité individuelle. Elle ne concerne pas seulement les âmes, elle s'occupe de « nourrir l'affamé », d'« accueillir l'étranger », de « vêtir le nu » (cf. *Matthieu* 25,31-46).

La neuvième béatitude selon Matthieu : les « persécutés » à cause de Jésus

Pour en revenir à la question que je posais plus haut, et en tenant compte de la distinction, sinon du clivage de fait entre la foi en tant qu'adhésion à la personne de Jésus et la pratique de la « justice » évangélique, qu'est-ce qui ferait encore « scandale » dans le « témoignage » que je rendrais à la première ? Ou en quoi s'appliquerait à moi comme croyant la neuvième béatitude proclamée par Jésus selon *Matthieu* (la quatrième selon *Luc* 6,22-23) : « Heureux êtes-vous lorsqu'on vous insulte, que l'on vous persécute et que l'on dit faussement contre vous toute sorte de mal à cause de moi. Soyez dans la joie et l'allégresse, car votre récompense est grande dans les cieux ; c'est ainsi en effet qu'on a persécuté les prophètes qui vous ont précédés » (*Matthieu* 5,11-12) ? Quelle serait l'actualité de cette béatitude en définitive dans le contexte de notre civilisation européenne contemporaine ? Y répondre ne me semble pas facile.

Ma propre foi comme « scandaleuse »

Je voudrais le tenter en repartant de la notion de « scandale » à laquelle Jésus a recouru pour parler de lui-même, tout en la transposant à notre situation de croyants aujourd'hui. Est « scandale », pas simplement ce qui offusquerait les bien-pensants de l'époque ou contredirait les conventions établies, mais bien ce qui provoque la chute de quelqu'un, le déstabilise gravement, lui fait perdre son équilibre et ses repères antérieurs. D'abord, je me demanderai ce qui m'expose au « scandale », moi, le premier, en croyant en Jésus. Je pense que, dans un monde où le christianisme n'a plus rien d'une religion majoritaire, où le relativisme ambiant et la multiplicité des croyances tendent à frapper d'insignifiance toute référence à quelque forme de transcendance que ce soit, oser croire en cet homme-là qui a vécu il y a 20 siècles a quelque chose de nécessairement « anachronique », de décalé ou de ringard, perçu comme tel par la majorité des gens. Pourquoi s'obstiner encore à servir ces « vieilles salades » ? En s'escrimant en vain à les rafraîchir un tout petit peu et à les présenter comme comestibles en 2008 ? La question m'a été lancée un jour par une amie à l'esprit très critique, il est vrai, très engagée sur le plan social par ailleurs. Beaucoup formulèrent, sur un ton plus amène ou moins incisif, une fin de non-recevoir identique quant au fond. Pour moi, y résister ne va pas de soi. Je m'éprouve dans un premier temps comme disqualifié d'emblée, frappé d'un discrédit quasi rédhibitoire. Un peu comme Paul à Athènes, quand il s'est mis à parler de « résurrection des morts » : « Les uns se moquaient, d'autres déclarèrent : " Nous t'entendrons là-dessus une autre fois. " » (*Actes* 17,32).

En passant outre, je dois accepter que ma foi et, indissociablement, l'expression de celle-ci me singularisent radicalement et me séparent sans doute de la grande majorité des gens pour qui mon option est dépourvue de sens, sinon même insensée et injustifiable. Persister à croire malgré tout (certes, en communion avec une très petite minorité d'autres), résister à l'incrédulité dominante, je m'y décide en fin de compte, non pas parce que je penserais « avoir raison » contre tout le monde, mais parce que ce choix me constitue intimement, viscéralement, oserais-je dire, comme sujet dans l'affirmation de ce que je considère comme ma singularité irréductible. Choix qui relève uniquement, en ce qui me concerne, de ma souveraineté d'être désirant et pensant, mais que je reconnais marqué tout autant par ma « pathologie » propre. En sorte que cette foi si « singulière », je me garderai bien de vouloir la « transmettre » telle quelle à d'autres personnes (surtout les plus proches sur lesquelles j'aurais de l'influence) en exerçant quelque pression que ce soit. Je ne sais pas du tout en effet si ma manière de croire peut leur convenir ou non. Je ne pourrai donc en « témoigner » que par rapport à des interlocuteurs intéressés et disposés, à tout le moins, à m'entendre. Il n'appartient qu'à eux ensuite de se prononcer sur mes dires, de les accepter ou de les rejeter, selon qu'ils y discerneront ou non l'un ou l'autre fragment de la recherche de leur propre vérité de sujets.

J'espère ainsi rester fidèle à cet homme-là, Jésus de Nazareth dont les « paroles » se sont révélées à moi porteuses de « vie éternelle ». Je m'assimile en quelque sorte la force, la liberté, l'audace qui furent les siennes d'avoir accompli son humanité comme il l'a fait en son temps, d'avoir osé dire « je », d'avoir inauguré un rapport nouveau avec soi-même, les autres et l'Autre, celui qu'il appelait « son père ». Je me reconnais entièrement aussi dans ses disciples, défaillants à le « suivre », mais persévérant malgré tout à croire en lui et à transmettre cette foi. Je pense en particulier à Simon-Pierre qui, un jour, a pris le risque de confesser : « Tu es le Christ, le fils du Dieu vivant » (*Matthieu* 16,17). Pierre, ou *Képhas*, le « roc » (en araméen) que Jésus instaure alors celui sur lequel il va « bâtir sa communauté » (*Matthieu* 16,18). « Roc », bien fragile et vacillant, qui sera traité de « pierre d'achoppement » (littéralement « scandale ») tout de suite après (*Matthieu* 16,23), quand il tentera de « réprimander » Jésus annonçant sa passion. Pierre, l'homme « de peu de foi » (*oligopistos*) (*Matthieu* 14,31), à la foi inconséquente et inconsistante : à l'invitation de Jésus, il « marcha sur les eaux », comme son maître. « Mais, devant la violence du vent, il eut peur et commença à couler... » (*Matthieu* 14,30). Pierre qui

proclamera avant la passion : « Même si tous tombent à cause de toi, moi, je ne tomberai jamais » (*Matthieu 26,33*) et le reniera ensuite lamentablement (cf. *Matthieu 26,69-75*). Je me retrouverai aussi en Paul, le persécuteur devenu apôtre dont la puissance de conviction a diffusé la foi chrétienne à travers l'empire romain, mais qui souffrait aussi d'une « écharde dans sa chair » et s'était entendu dire : « Ma grâce te suffit ; ma puissance donne toute sa mesure dans la faiblesse » (cf. *2Corinthiens 12,7-10*). Et je reprendrai à mon compte ces mots adressés à Jésus par le père d'un enfant possédé : « Je crois ! Viens au secours de mon absence de foi » (*Marc 9,24*).

Les deux faces du « scandale » : comment y résister ?

En définitive, le « scandale » auquel ma foi est convoquée à résister m'apparaît double : en premier lieu, il s'agit du choix très particulier que j'opère de croire en cet homme-là, Jésus de Nazareth, ce Juif-là, qui a vécu, parlé, agi, puis est mort crucifié, il y a 2000 ans, il y a fort longtemps donc... De plus, ma foi ne me donne aucun accès direct à lui, mais se fonde sur la foi de ses premiers disciples, telle qu'en témoigne le Nouveau Testament, c'est-à-dire une série assez restreinte de documents datant de la deuxième moitié du 1^{er} siècle, lacunaires, souvent obscurs et largement divergents quant à leur contenu. Enfin, la « transmission / tradition » de ce message originel me parvient aujourd'hui, après 20 siècles, sous des formes multiples et contradictoires, à travers le témoignage d'hommes et de femmes, très différents et sur bien des points opposés, plus ou moins convaincants, mais aussi intrinsèquement faillibles. Faire crédit, me fier à la parole de cet homme-là, telle que, au bout du compte, elle me parvient relève d'un défi ou d'un pari certainement contestable du point de vue d'un observateur extérieur, même bien disposé. Mais, de plus, dans une société qui n'est plus chrétienne, une telle option a quelque chose de dérangeant et, au fond, de « scandaleux », dans la mesure où elle semblerait relever d'une singularisation outrancière de ma part. À mes yeux d'abord, car elle m'isole au sein d'un consensus très relativiste, elle me marque au coin d'une certaine « folie » ou marginalité inquiétante (*unheimlich*). Aux yeux des autres ensuite, pour peu qu'ils se sentent concernés. La majorité ne manifesterait sans doute qu'une totale indifférence face à ce qu'elle considérerait comme une lubie.

La deuxième face du « scandale » à quoi j'ai à faire face, consiste dans ma propre faiblesse, ma propre inconsistance ou inconséquence à oser croire jusqu'au bout. Je reste un homme à la foi insuffisante (*oligopistos*). Si je suis tant soit peu lucide et honnête, je conviendrais de l'écart abyssal qui subsiste en permanence entre l'Évangile annoncé par Jésus et tout ce qu'il implique (le bonheur des pauvres, etc.) et ma vie réelle, entre les paroles aussi que je suis amené à prononcer au nom de cet Évangile, parfois avec enthousiasme, sinon une pointe d'exaltation (!), et, d'autre part, mon quotidien peu glorieux, marqué par la pesanteur et la vanité, la peur et les soucis innombrables, des plus mesquins aux plus lancinants... Il m'arrive de me ressentir comme un imposteur ou « la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf » ! Me supporter, sans m'effondrer, me « scandaliser » à mon propos, me taxer de lamentable, j'y parviens à partir d'une double démarche : un renoncement et un rebondissement. Un renoncement, sans cesse à réitérer, à une forme de perfection ou d'autojustification qui s'avère tout à fait vaine et même dérisoire (cf. la parabole du pharisien et du publicain en *Luc 18,9-14*). Renoncement qui est en fait un consentement (*Ergebung*) à ce que la parole de l'Évangile ne cesse de précéder absolument mes pauvres bonnes dispositions ou actions, au point que je n'ai plus à me préoccuper de celles-ci. J'entends me dire, avant même que je me sois repenti, que j'ai affiché la moindre bonne résolution ni commencé à réparer : « Tes péchés sont remis » (*Marc 2,9*), c'est-à-dire « la somme des torts réels ou plutôt imaginaires que tu t'imputes. » Cette charge de culpabilité une fois évacuée, je n'ai plus qu'à « me lever, porter mon brancard et marcher... » (voir aussi l'épisode du larron en *Luc 23, 40-43*).

Ou, pour reprendre la terminologie paulinienne, je me considérerai « déclaré juste par la foi, indépendamment (= sans) des œuvres de la loi » (*Romains 3,28* ; voir aussi *Galates 2,16*). Emprunté par Paul au contexte juridique, l'infinitif grec *dikaioûsthai* a bien cette portée ; la traduction « justifié », inspirée du latin *iustificatus* incluant la notion de « faire » ou de « rendre juste » ne correspond pas à la logique du texte. Sans entrer ici dans une argumentation détaillée, il importe de saisir combien cette pensée de Paul heurte le sens commun le plus élémentaire et le plus courant chez les catholiques, mais même chez beaucoup de protestants : « à savoir que Dieu juge les hommes selon les fautes ou les bonnes œuvres qu'ils auront faites durant leur vie » (Juan Luis Segundo, *Le christianisme de Paul*, Paris, Cerf, 1988, p.92. Je me réfère à cet ouvrage en ce qui concerne la pensée de Paul). Et c'est vrai que, chez tout homme, croyant ou non, il y a cette aspiration et cette illusion de vouloir être apprécié selon le bien ou le mal qu'il aurait accompli, en fonction d'une évaluation dont il serait maître. Soit qu'il prétende se glorifier de son œuvre ou de sa production, soit qu'il se lamente sur son indignité ou son inefficacité... La conception paulinienne de la justice rendue par Dieu balaie toutes les constructions mentales et tous les fantasmes que l'humain se fabrique pour « se justifier » lui-même, ou, par un

retournement très fréquent, pour « se condamner ». Nous avons du mal à en accepter la surprise ou, de nouveau, le « scandale » qui, pourtant, devrait nous donner plus de liberté, en nous délivrant de l'obligation d'être, à nos propres yeux et aux yeux des autres, des « gens bien » ou « réussis » !

En fait, ce que Paul affirme, si on ose l'entendre avec la même audace qu'il a eue en le formulant, c'est assurément que la foi en la parole de l'Évangile suffit **seule**, sans les « bonnes œuvres » que nous aurions accumulées en amont, et, j'ajouterais, en allant au bout de l'« exagération » géniale à laquelle Paul s'aventure, et aussi sans les « bonnes œuvres » que nous nous efforcerions de produire en aval... Bon, il y aurait des nuances et des compléments à apporter, voire des corrections, et, dès le Nouveau Testament, l'épître de Jacques et, d'une certaine manière, l'évangéliste Matthieu s'y sont employés. Certes, la foi en l'Évangile, surtout par la liberté qu'elle donne par rapport à une vision « légaliste » de la loi, permet d'agir aussi autrement et y engage. Mais je persiste à soutenir que, de bout en bout, et non seulement avant ou au moment de croire, la foi nous suffit, en ce que, quoi que nous fassions en bien ou en mal, nous sommes délivrés du souci de notre propre « justice », de quelque façon qu'on la comprenne. La « justice de Dieu » nous « absout » à la racine de notre être « pécheur », sur un mode qui échappe totalement à notre appréhension et à notre contrôle. *Simul iustus et peccator*, disait Luther avec pertinence. Et cela implique au fond pour tout humain que la contingence où il s'inscrit, le manque qui le constitue, la non-maîtrise de son histoire, tout cela ne représente pas un malheur insurmontable. Son désir peut rebondir ailleurs, et un autre bonheur survenir !

Quelle transmission du « scandale » ?

Que « transmettre », et comment, de ce « scandale » que je ressens, moi, comme bénéfique ? Poser la question ainsi est déjà symptomatique de l'extrême difficulté à laquelle je me trouve affronté. Même par rapport à des personnes assez proches, avec lesquelles je réfléchis, partage et célèbre l'eucharistie régulièrement. A fortiori avec la plupart des interlocuteurs extérieurs. Difficulté qui n'est pas seulement la mienne, je le sais. Difficulté qui tient au contexte culturel, je m'en suis expliqué plus haut. Difficulté qui tient à la personnalité de chaque croyant qui, pour toutes sortes de raisons, a beau être convaincu, mais n'est pas convaincant !

Alors que dire, qu'« annoncer » à nos contemporains de tant soit peu audible par eux ? Du temps de Jésus et de la première communauté, leurs interlocuteurs, juifs ou païens, baignaient dans un monde essentiellement religieux où la croyance au divin sous de multiples formes allait de soi. C'est par rapport à ce consensus que la foi en l'Évangile s'est affirmée avec sa dimension de « scandale ». Aujourd'hui, cette même foi ne peut se dire de la même manière dans le contexte de pluralisme éclaté et d'individualisme généralisé qui nous est commun en Occident ; elle n'a plus donc à préjuger chez nos interlocuteurs une référence définie à aucune « divinité ». Tout, ou presque, reste à inventer, me semble-t-il, pour élaborer sur ce point un nouveau langage et devenir à même de « transmettre » quelque chose de l'Évangile aux non croyants qui nous entourent. Tout en nous en défendant, nous sommes handicapés toujours par les habitudes mentales héritées de longs siècles de « christianisme établi ».

Esquisse d'une issue

En forme de conclusion, j'aimerais esquisser une direction à suivre ou, disons, à investiguer. Si l'Évangile est une « bonne nouvelle » pour tous les hommes et femmes aujourd'hui encore, il ne peut être adressé qu'à ces hommes et ces femmes *tels qu'ils sont*, et non tels que nous préférierions qu'ils soient, donc à partir des catégories mentales qui sont les leurs et qui ne sont plus religieuses au sens ancien du terme. Donc à partir, notamment, de ce pluralisme et de cet individualisme qui les caractérise, en y voyant comme des « pierres d'attente ». Pas de solution globale alors, ni d'opération magique qui satisferait notre zèle missionnaire... Mais plus probablement un long, patient et laborieux tâtonnement en vue de cerner ce qui nous sépare et ce qui pourrait nous rassembler un jour. À la façon d'un dialogue comportant une large part de conflictualité, puisqu'il n'y a plus d'autorité ni divine ni humaine pour imposer d'en haut un point de vue commun. Dans le respect mutuel d'eux et de nous, de l'extrême diversité de nos positions, croyants comme incroyants. Dans l'affirmation également de nos positions à chacun. Dans le deuil de toute « orthodoxie » qui vaudrait pour tous. Dans le refus par nous de toute nostalgie de temps révolus.

Comme croyant, je n'ai d'autre issue que de partir de ma « singularité » confrontée à la « singularité » de ceux et celles que je rencontre. J'y suis contraint en quelque sorte, mais il m'appartient de saisir cette contrainte comme une chance. J'« exposerai » donc cette « singularité » aux occasions qui me seront données ou que je discernerai, en espérant être entendu et en courant le risque de ne pas l'être. Je m'abstiendrai de vouloir « convertir » l'autre à mon point de vue, je mesurerai la part d'accord et de

désaccord que je rencontrerai de sa part. J'accepterai ses objections, je ne viserai pas nécessairement à un consensus entre nous. Je tirerai éventuellement profit de ce qui, chez lui, me semblera une critique avisée de ma pensée et de mes expressions. Je ne me soumettrai pas à lui, ni lui à moi, en tâchant d'éviter la tentation de la « toute-puissance », les mirages de la fusion ou les pièges de l'alignement ou les réductions de tout concordisme. Bien sûr, je n'y arriverai jamais tout à fait ! Nous demeurerons chacun, distincts l'un de l'autre, irréductiblement seuls, mais pas « seuls à être seuls », comme l'écrivait un ami psychanalyste.

Nous aurons à échapper, moi, lui et tous ceux qui nous entourent, au « scandale » de nos « singularités » respectives ; nous en souffrirons assurément, mais en essayant de ne pas nous fracasser dessus... Je me garderai de tenter de contrôler à mon avantage l'impact peut-être positif sur lui (?) de ma « foi scandaleuse » ; je demeurerai « à distance respectueuse ». Je ne transigerai pas non plus fondamentalement sur la position qui est la mienne, en lui donnant raison contre moi. Ce serait faux et ce serait vain d'abolir entre nous la différence. Je ne détiens pas la vérité. Je ne détiens pas sa vérité, pas plus qu'il ne détient la mienne. Et nous persisterons à parler de cette vérité qui nous dépasse l'un et l'autre, avec nos mots à chacun, nos approximations, en y puisant, j'espère, un certain « bonheur ». Pour moi, ce « bonheur » ne cessera de passer par l'Évangile de Jésus-Christ, tel qu'il se révèle à moi maintenant, parce que cette « parole-là » de cet « homme-là », je l'ai faite mienne et y réponds « amen ». Ainsi m'attribuerai-je la neuvième béatitude de Matthieu ou la quatrième de Luc et sans doute de Jésus : « Heureux es-tu si on te persécute à cause de moi... » En la prenant avec une note d'humour et en sachant que ce qui risque toujours de me « persécuter » à ce niveau, c'est le « scandale » de toute « singularité », la mienne y comprise naturellement...

Thierry Snoy